

vous abandonne la jouissance et la propriété des autres biens.

—Marberie, répondit le jeune homme qui comprimait son indignation, ce que vous me demandez là, c'est la meilleure part de mon héritage.

—C'est précisément ce que me disait Paul, votre père, chaque fois que je réclamaïis mon salaire. Mais, que voulez-vous ? j'y tiens. Réfléchissez à ce qu'il en va coûter au comte de Garderel pour m'avoir seulement jusqu'ici payé de belles paroles. Tenez-vous à faire la même expérience ?

Félix, effrayé de l'altération des traits de Marberie, et de la sinistre expression de sa figure, n'osa plus refuser carrément. Il se contenta de discuter, cherchant à sauver quelque portion de la magnifique propriété de Champton. A la fin, le concierge impatienté de ces débats, lui dit :

—C'est oui ou non : choisissez. J'ai des preuves entre les mains qui vous convaincraient de faits bien graves. En outre, je dénoncerai vos projets. Le bagne ou l'échafaud me vengeront. Car, ne vous faites pas illusion, cher docteur, certains actes récents de votre vie vous conduiraient là directement, s'ils étaient connus. Beaucoup ont payé de leur tête, qui en avaient moins fait.

—De quoi voulez-vous parler ? s'écria le docteur alarmé.

—Dites-moi, répondit Marberie, avec son infernal sourire, quelle est la nature de la maladie d'Elisa ? Ne pourrait-on pas indiquer et reconnaître les relations qui existent entre l'état de votre sœur et les substances vénéreuses accumulées dans ce cabinet ?

Félix pâlit, à cette allusion faite d'une voix impitoyable. Il baissa la tête.

—Décidément, fit-il, vous êtes mon maître ; je ne résiste plus.

—Ah ! vous l'avouez donc, enfin ! alors, agissez en conséquence, et ne vous avisez jamais de lutter contre moi.

Le docteur, sans plus faire d'observation, tira une feuille de papier, libella l'acte de vente, signa, et remit en soupirant la pièce au concierge. Celui-ci, après l'avoir lue attentivement, la glissa dans un portefeuille de cuir de Russie. Félix, dans le même acte donnait quittance de la somme stipulée par cette vente fictive qui, au fond, n'était qu'une donation.

—Maintenant, docteur, reprit le concierge, vous pouvez compter sur moi : tenez, voici la lettre. J'ai hâte que notre route soit déblayée.

Lors de votre prochaine visite, apportez-moi les poisons les plus actifs. Bientôt il y aura place nette : et, à notre tour, nous pourrons nous-asséoir au banquet splendide de la fortune. Soyons prudents, toutefois, l'un et l'autre. Ne négligeons aucune précaution : il y va du succès de notre entreprise, et de notre repos dans l'avenir.

Félix répondit par un signe d'assentiment. Marberie s'était levé ; il ouvrit la porte, et prit congé du docteur.

VII

LA RENCONTRE

La famille du comte de Garderel devait, à Paris, être soumise à de terribles épreuves. Depuis son retour, Elisa voyait sa maladie empirer de jour en jour. Peu de semaines après avoir quitté Champton, ses forces avaient tellement décliné, la consommation avait fait de tels progrès, que la jeune fille fut obligée de garder la chambre et même le lit. Une nuit, Elisa eut une crise si violente qu'il fallut appeler à la hâte un médecin. Un valet de chambre courut chez le Dr Lar-v, qui donnait ses soins à la malade, quand elle habitait Paris. Il était absent ; on venait de l'emmener auprès d'un homme atteint d'une fièvre cérébrale, et qui était en danger ; mais on indiqua au serviteur un médecin du voisinage, estimé du docteur Larsy, et qui le remplaçait ordinairement. Le valet s'empressa de se rendre à l'adresse désignée ; en quelques minutes le médecin fut prêt, et put accourir à l'hôtel de Garderel.

Arrivé auprès de la malade, il l'examina un instant en silence, et pâlit à la vue des symptômes qui se manifestaient. Le comte de Garderel n'avait pas quitté des yeux le visage du médecin ; il tressaillit en remarquant l'impression que celui-ci éprouvait. Enfin le docteur s'approcha tout à fait, tâta le pouls, laissa échapper un soupir, et prescrivit une potion à prendre le plus tôt possible. Il allait se retirer, quand M. de Garderel l'arrêta, et le pria de revenir le lendemain matin pour se consulter avec le médecin ordinaire de la maison. Le docteur promit, et le comte lui ayant demandé son nom, il présenta sa carte sur laquelle M. le comte de Garderel lut : "*Alfred Auricourt, docteur-médecin.*" En effet c'était l'ancien ami de Félix, que par hasard le serviteur avait amené.

Le lendemain Alfred vint, selon sa promesse, et trouva auprès d'Elisa le vieux docteur Larsy,